

## **La littérature interculturelle en Europe. Une approche de l'œuvre de fiction de l'écrivaine franco-indienne Shumona Sinha**

**Margarita ALFARO AMIEIRO**

*Universidad Autónoma de Madrid*

margarita.alfaro@uam.es

<https://orcid.org/000-0002-0958-3412>

### **Resumen**

La literatura intercultural en Europa ofrece actualmente un espacio de reflexión y de riqueza cultural que permite renovar y actualizar el paradigma cosmopolita vigente (Coulmas, 1995). Nuestra propuesta comporta un análisis de las diferentes aportaciones críticas relativas al diálogo intercultural, así como a la necesidad de apertura en torno a la alteridad (Jullien, 2008 y 2012). El marco teórico se concreta con el análisis literario de las novelas *Assommons les pauvres !* (2011) y *Apatride* (2017) de la autora franco-india Shumona Sinha (Calcuta, 1973-), asentada en París desde 2001. Ambos relatos nos muestran una descripción crítica en torno a la situación de las mujeres no solo en la sociedad de origen, sino también en el país de acogida, donde se impone la incomprensión, el rechazo y la marginalización para la población refugiada.

**Palabras clave:** interculturalidad, alteridad, extranjero, exclusión, inclusión.

### **Résumé**

La littérature interculturelle en Europe offre de nos jours un espace de réflexion et de richesse culturelle qui permet de renouveler et d'actualiser le paradigme cosmopolite actuel (Coulmas, 1995). Notre proposition comporte une analyse des différents apports critiques concernant le dialogue interculturel, ainsi que la nécessité d'ouverture envers l'altérité (Jullien 2008 et 2012). Le cadre théorique se concrète avec l'analyse littéraire des romans *Assommons les pauvres !* (2011) et *Apatride* (2017) de l'auteure franco-indienne Shumona Sinha (Calcutta, 1973-), installée à Paris depuis 2001. Les deux récits nous montrent une description critique à propos de la situation des femmes non pas seulement dans la société d'origine, mais aussi dans le pays d'accueil où règnent l'incompréhension, le refus et la marginalisation pour la population réfugiée.

**Mots clé :** interculturalité, altérité, étranger, exclusion, inclusion.

---

\* Artículo recibido el 17/09/2021, aceptado el 30/01/2022.

**Abstract**

The intercultural literature in Europe currently offers a space for reflexion and for cultural enrichment that allows the renovation and redevelopment of the present cosmopolitan paradigm (Coulmas, 1995). Our proposal entails an analysis of the different critical contributions in relation with intercultural dialogue, and the need of opening up to alterity (Jullien 2008, 2012). The theoretical framework is based on the literary analysis of the novels *Assomons les pauvres !* (2011) and *Apatride* (2017), whose author is Shumona Sinha (Calcutta, 1973-), a French Indian woman based in Paris since 2011. Both narratives show us a critical description of the situation of women, not only in the society of origin but also in the host country, where incomprehension, rejection and exclusion prevail for the refugee population.

**Keywords:** interculturality, otherness, foreign, exclusion, inclusion.

**1. Présentation**

L'Europe du XXI<sup>e</sup> siècle offre la possibilité de repenser le paradigme cosmopolite en tenant compte des faiblesses et des carences du tissu social pour déboucher sur des solutions où se présentent de nouvelles opportunités (Cicchelli, 2016 ; Cicchelli et Octobre, 2018). Le cosmopolitisme, tel qu'il a été magistralement décrit par Peter Coulmas (1995) dans son œuvre intitulée *Les citoyens du monde. Histoire du cosmopolitisme*, est un phénomène complexe qui peut apporter une vision d'ouverture et de respect à la pluralité de cultures face aux aspirations des individus isolés.

Par ailleurs, de nos jours, nous assistons à une crise des droits humains qui se manifeste dans les déplacements des habitants des régions les plus défavorisées du monde vers l'Europe et où les maux sociaux exigent une réponse urgente (Climent, Michavila et Ripollés, 2017). Dans ce contexte, Adela Cortina (2017a : 195) propose une analyse où la notion de citoyenneté active devient un point de référence essentiel de la philosophie morale contemporaine. Elle considère qu'il s'agit d'une transformation sociale qui favorise la démocratie moralement pluraliste et où la formation et l'éducation sont les clés du développement humain. En plus, Cortina s'éloigne de l'analyse où l'identité culturelle est au centre de la réflexion et profile les avantages et l'intérêt de l'identité éthico-politique européenne. Sa proposition évolue vers l'approche interculturelle où le respect actif est à la base de l'entente et d'une société pluraliste où le dialogue interculturel est incontournable (Cortina, 2017a : 202-207). D'un autre point de vue, dans un autre essai intitulé *Aporofobia, el rechazo al pobre*, cette auteure se sert d'un néologisme pour expliquer le refus des sociétés contemporaines envers les pauvres, non seulement au sens matériel mais aussi culturel. À ce point, elle revendique la dignité humaine et l'inclusion (Cortina, 2017b).

De même, l'anthropologue Michel Agier dans ses essais intitulés *Les migrants et nous. Comprendre Babel* (2016) et *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité* (2018) nous avertit de la problématique du monde actuel où l'étranger, les indésirables, sont exclus

de nos sociétés et sont condamnés à errer et à subir l'hostilité de ceux qui répondent uniquement au paradigme national identitaire. Il est donc urgent de repenser la citoyenneté et la culture afin de trouver les meilleures solutions où les comportements d'hostilité ou de manque d'intégration des étrangers puissent évoluer vers l'hospitalité, « la soudure fraternelle » exercée par la société d'accueil (Ben Jelloun, 1984, 1994).

Par ailleurs, d'un point de vue humaniste, les défis sociaux doivent s'orienter vers l'inclusion sociale où le rôle de la littérature interculturelle s'avère fort enrichissant dans l'Europe d'aujourd'hui. Il s'agit d'un pari objet de notre ligne de recherche, consolidée au moyen de l'étude des xénographies au féminin en Europe (Alfaro et Manгада, 2014).

Dans ce cadre, la littérature interculturelle francophone en Europe nous montre bon nombre d'exemples d'écrivains venus d'ailleurs pour qui la figure d'étranger s'érige en moteur de l'univers de la fiction autobiographique (Alfaro, Sawas et Soto, 2020). Il s'agit dans tous les cas de manifestations caractérisées par le sentiment de perte par rapport à la société d'origine et de déracinement dans la société d'accueil qui se voit soumise à la critique des immigrants, des exilés et des réfugiés malgré sa capacité de « terre d'accueil » (Brincourt, 1997). À ce point, l'interculturalité littéraire nous aide à reformuler la notion d'identité en dehors des aspects d'ordre ethnique ou économique et à mettre en valeur une identité éthique et sociale. L'Europe des citoyens, moteur d'innovation et de transformation sociales, pourra surgir et devenir une réalité en ayant l'expression littéraire pour référent<sup>1</sup>.

À partir de ces constats, la littérature migrante évolue vers un système large et complexe qui donne lieu à la conception d'un système ouvert à la compréhension supranationale, comprise comme un poly-système (Guillén, 2005 : 357) ou une « république mondiale des lettres » (Casanova, 1999 : 27). Le terme interculturalité surgit de cette acceptation de l'intersectionnalité où s'intègrent différents codes et canons esthétiques, cohabitent entre eux et s'enrichissent (Benoit, Dusausoy et Fontaine, 2007).

---

<sup>1</sup> En France la notion de « littératures de l'immigration » prit du temps à être acceptée. C'est Christiane Chaulet-Achour (1995) qui introduit le débat dans son article intitulé « Place d'une littérature migrante en France. Matériaux pour une recherche ». Par la suite, en 2005, un groupe important d'écrivains migrants se réunit à Paris et donne lieu au projet du dictionnaire *Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)* sous la direction d'Ursula Mathis-Moser et Birgit Mertz-Baumgartner (2012). Le dictionnaire a convoqué plus de 300 écrivains migrants en France, appartenant à des origines très diverses et considérés comme « inclassables » d'après l'expression de Julia Kristeva. À partir de ce moment la réception et la perception autour des sujets migrants deviennent positives, ils enrichissent la « littérature majoritaire » d'après l'expression de Chaulet-Achour (2006). Dans ce contexte doit être comprise la publication du manifeste *Pour une Littérature-Monde en français* (Le Bris, Rouaud et Almassy, 2007). Par la suite, les notions de double appartenance, hybridation, hétérogénéité ou errance, parmi d'autres termes, occupent une place importante dans l'espace de création littéraire.

Pour ce faire, les xénographies mettent en avant une cartographie littéraire où se profilent les thématiques des grands défis sociaux : le déplacement, l'exclusion sociale, les inégalités, la pauvreté, la discrimination, la vulnérabilité, la lutte contre le racisme, la xénophobie ou l'intolérance, parmi d'autres. Face à ce paysage d'hostilité, la cohésion sociale, l'intégration, les droits humains, la justice globale, le respect envers les différences et les valeurs démocratiques nous rappellent l'importance de l'interculturalité dialogique et du dialogue interculturel.

Dans l'ensemble il s'agira de montrer avec notre analyse, au moyen d'une voix littéraire d'origine étrangère installée en France depuis 2001, les grands apports et les avantages de la création d'un espace de dénonciation et de réflexivité fondé sur les axes « écart et entre » (Jullien, 2008 et 2012).

Parmi d'autres écrivaines de l'extrême contemporain, Shumona Sinha, née à Calcutta en 1973 et installée à Paris depuis 2001, nous permettra de mettre en valeur la notion de voyage, de rencontre avec l'altérité et notamment de critique envers les deux sociétés, celle d'origine et celle d'accueil. D'un côté, elle se tourne vers son pays d'origine, l'Inde, où les structures patriarcales sont très enracinées et méprisent les femmes qui sont vendues aux hommes en fonction d'une valeur économique établie sans tenir compte de la femme, et, d'un autre côté, elle s'adresse à la société d'accueil, la France, qui, malgré sa capacité d'intégration des étrangers, doit encore évoluer afin d'éradiquer les situations de vulnérabilité des femmes et des demandeurs d'asile avides de toucher des aides sociales et qui s'échappent de leur pays en tant qu'apatrides. En plus, elle vit une expérience amoureuse négative qui la mène au déséquilibre émotionnel. D'après la première personne (autobiographique) de son roman *Assommons les pauvres !* il y a des rêves à accomplir :

Rêves européens, rêves blancs que les mains sales, les mains noires attrapaient autant qu'elles le pouvaient. [...] Et toujours, toujours des gens migrants, allant du sud de plus en plus vers le nord, lorsque le nord de leur pays, le nord de la proche limite, ne leur a plus suffi, ne les a plus accueillis, ils ont franchi alors les lignes rouges, cherché le nord lointain, le nord du rêve, ils sont entrés là où ils n'avaient pas le droit. [...] Ils étaient obligés de mentir, de raconter une tout autre histoire que la leur pour tenter l'asile politique. Ils endossaient le fardeau d'une vie qui leur était totalement étrangère. Ils essayaient de se glisser dans la peau de personnages fabriqués par les marchands d'hommes, leurs compatriotes. Évidemment on ne croyait presque jamais à leurs histoires. Achetées avec le trajet et le passeport, elles allaient jaunir et tomber en miettes avec tant d'autres histoires accumulées depuis des années (Sinha, 2011 : 42-43).

### 1.1. Interculturalité et dialogisme

Notre propos est donc de montrer l'évolution de l'interculturalité et du dialogisme aussi bien que ses apports dans notre contexte. Dans le domaine des études européennes, l'interculturalité commence à se développer à partir des années 80 par des œuvres critiques qui deviennent une référence.

Bajtin (1989), dans son essai *Théorie et esthétique du roman*, conçoit les notions de dialogisme, intertextualité et chronotopie de la production littéraire en tant qu'éléments du fait littéraire selon la perspective de l'histoire, de son évolution et notamment selon les circonstances sociales.

Tveztan Todorov, sous l'angle des sciences sociales et de la critique littéraire, écrit plusieurs essais où il aborde les notions d'interculturalité et de diversité. En 1989, son essai intitulé *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine* conçoit l'interculturalité comme la connaissance de l'autre et la découverte des différences et analogies entre l'identité et l'altérité. Cela explique que nous soyons convoqués à développer une conscience réflexive et à donner une réponse positive aux dichotomies auxquelles est confrontée la conscience interculturelle. Il considère que les enjeux de notre époque sont d'ordre politique et éthique et qu'un nouvel humanisme éloigné du relativisme émerge. Il est donc nécessaire de modifier notre approche monoculturelle du « Je » en faveur du dialogue « Je-Tu ». Plus tard, Todorov (2005), dans son essai *Critique de la Critique* signale le besoin de réfléchir en dehors de nos paradigmes culturels et d'adopter une nouvelle conception régie par notre capacité « d'étrangeté » seule voie vers une exégèse interprétative de nos sociétés actuelles.

Cette approche a été par la suite développée par le philosophe Étienne Tassin (2003, 2014 et 2017) qui parle de cosmopolitisme en termes de « cosmo-politique » des sociétés occidentales contemporaines qui doivent faire face aux défis sociaux et politiques. L'homme devient une marchandise du monde globalisé et il subit l'expérience de la destruction. Cet auteur se propose de développer un espace public dans lequel les identités puissent s'exprimer et être acceptées dans un esprit communautaire. D'où l'importance de sensibiliser en faveur de l'altérité en tenant compte de la littérature interculturelle, comme nous le faisons de notre ligne de recherche.

Les apports de Julia Kristeva sont venus renforcer ces considérations. Dans son essai intitulé *Étrangers à nous-mêmes* (1988), elle nous invitait à réfléchir à propos de « l'être étranger » et de son évolution tout au long de la conscience en Europe. Mettant ainsi en question l'imposition des nationalismes et de ses théories contre les étrangers. Kristeva (2014 : 60-67), dans un article de 2014 intitulé *Homo Europaeus. Existe-t-il une culture européenne ?* affirme : « la culture européenne apporte bien des trésors : le doute, le dialogue entre les langues, le sens de la nation et de la liberté, la place des femmes, la sécularisation ». Dans le contexte actuel, et partant du prisme du droit et des devoirs de l'être humain, elle rappelle à son lecteur la nécessité d'une éthique nouvelle qui permette d'intégrer et de respecter le phénomène de l'étranger.

D'un autre point de vue, les lecteurs d'œuvres interculturelles ont besoin d'une formation différente qui ne soit pas mono-culturelle engendrant la création d'un esprit critique capable de mettre en question et d'interroger le code culturel et la tradition acceptés. Par conséquent, les textes littéraires acquièrent, dans ce nouveau scénario, le rôle de médiateurs puisqu'ils développent la capacité de sensibiliser le lecteur et de le doter de nouvelles capacités pour comprendre, au moins, deux ou plusieurs codes culturels et donc de devenir des médiateurs en faveur de l'esprit cosmopolite et de l'ouverture envers l'étranger (Bessière, 2011).

L'étude de l'interculturalité offre ainsi la possibilité d'analyser différentes traditions et d'identifier les éléments en commun qui permettent d'accéder à des espaces de convergence et de transversalité. En d'autres termes, la littérature devient un élément essentiel de métissage et d'hybridation symbolisé dans la thématique de l'entrecroisement de chemins, point clé de l'hétérogénéité et de la volonté de rencontre. De même, l'interculturalité peut contribuer à rompre la notion de genre littéraire en faveur d'une nouvelle polyphonie générique. Du point de vue littéraire, Emmanuel Bouju (2002) au début du siècle avait déjà considéré qu'il était nécessaire de réinventer l'étude de la littérature vers les « hors-lieux » puisqu'elle avait été, jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, dominée par le canon collectif et que les manifestations en dehors de ce canon étaient invisibles.

D'autre part, la réflexion de Jean Bessière s'avère pertinente de notre point de vue. Dans son essai *Quel statut pour la littérature* (2001), il opte pour une approche interculturelle. Il ne s'agit plus d'analyser les éléments de la composition mais de découvrir le sens profond de l'écriture. Pour ce critique, les caractéristiques de l'interculturalité sont, avant tout, trois : la polyphonie verbale, la configuration dialogique et les discours hétérogènes. Le langage devient un instrument capable d'exprimer de nouvelles conceptualisations complexes qui comportent la récréation d'un nouveau fait sociologique en faveur de l'interaction culturelle et de la naissance d'une nouvelle identité. Il ajoute, en plus, un autre élément d'après lui essentiel, l'étude de l'univers narratif, et notamment de la topographie spatiale. À son sens, les métaphores spatiales d'ici et d'ailleurs, tous les effets de réalisme, nous plongent dans le voyage intérieur des personnages (de l'auteur) et articulent les processus d'introspection et de distance au cœur d'une nouvelle esthétique.

Par ailleurs, l'étude du champ de l'interculturalité, du point de vue éthique, nous permet aussi de créer des espaces en commun et de faire naître des structures où les rapports de pouvoir, la hiérarchie acceptée, disparaissent progressivement en faveur de l'intersubjectivité. Il s'agit donc d'une nouvelle appréhension de la réalité et des rapports sociaux en mesure de promouvoir des attitudes positives et dynamiques capables de s'adapter au cadre du dialogue entre cultures (Jullien, 2008).

Enfin, dans le cadre de cette réflexion, l'étude de l'interculturalité est un processus ouvert qui, en aucun cas, ne se présente comme un tout fermé. La construction

de l'identité interculturelle favorise les discours de rencontre et de dénonciation face à des situations de déséquilibre ou de violence contre des personnes qui vivent des situations de déplacement. Les auteurs ayant connu ces expériences, avec leurs œuvres et leurs personnages, nous offrent la possibilité de revendiquer et de créer ensuite un nouvel ordre social sensible aux différences et à l'intégration dans la construction européenne d'aujourd'hui. C'est ainsi que le texte littéraire peut être analysé comme le résultat de l'interconnexion culturelle. Dans ce sens, nous observons la présence récurrente des métaphores en rapport avec la rencontre culturelle (ponts, frontières, fenêtres, portes), des espaces hybrides et polarisés (ici vs là-bas, rêve vs réalité, universalité vs singularité, identité vs altérité), et l'intégration, voire l'hospitalité, soit individuelle soit collective, reste la prémisse du cosmopolitisme. La rencontre et la reconnaissance de l'autre deviennent le moteur de la création littéraire.

Par conséquent, la littérature s'érige en espace de rencontre et peut devenir la représentation esthétique du fait interculturel avec une répercussion au niveau national et international en faveur d'une littérature plurielle (Todorov, 2005). Et de manière singulière la littérature permet de faire connaître les petites histoires qui avaient été passées sous silence et qui pouvaient apporter des éléments nouveaux à une conception de canon plus ouverte au détriment des stéréotypes culturels et historiques. À partir des années quatre-vingt du siècle dernier, l'individu est considéré comme une partie intégrante de l'ensemble de la société et ses deux identités, l'individuelle et la collective, s'entrecroisent et deviennent complémentaires. Aucune d'elles n'exclut l'autre, les deux interagissent.

Finalement, cette expression littéraire permet de gérer une citoyenneté interculturelle et de reconnaître des droits fondamentaux pour tous. Aller au-delà de la frontière, « habiter le monde », d'après l'expression de Tanella Boni (2006) n'est pas seulement une question d'ordre géopolitique, mais une attitude fondamentale de l'être. Les apports qui en ressortent sont en plus de nature éthique et relèvent de trois défis incontestables : le dialogue interculturel, l'interculturalité littéraire et la création des espaces interculturels. Donc, nous tenons à souligner que face à l'expérience de la séparation et du déracinement, le point fort du sentiment de « terre d'accueil » pour l'Europe, en général, et de la France, en particulier, devient un projet multipolaire (Brincourt, 1997 ; Moura, 1998 et 1999). L'accueil et la culture de la rencontre, ainsi que la qualité des relations interpersonnelles, sont de nos jours deux grands défis de la société européenne.

## 1.2. La création d'un espace de réflexivité en faveur du paradigme interculturel

François Jullien, lors de la création de la *Chaire sur l'altérité*, qui a eu lieu à Paris le 8 décembre 2011, et dont il est un des promoteurs, a développé les piliers théoriques de la conception de l'Autre, éloignés des notions traditionnelles de différence et d'identité. Ses propos voient sous un jour nouveau les voix francophones, telle celle que nous



tenons à évoquer par la suite, ainsi que sur les institutions nationales et transnationales qui visent à ouvrir un triple champ d'action et de réflexion : « intergénérationnelle, et donc inscrite dans la durée ; inclusive, et donc ne laissant aucun pays hors de son champ ; sociales, c'est-à-dire, réunissant riches et pauvres » (Badie et *al.*, 2008 : 52).

La proposition de Jullien, axée sur les principes « d'écart et entre », est la meilleure alternative au concept de différence, périmé, sous le regard de la diversité des cultures. Pour le philosophe, la notion de « différence » est un concept identitaire qui débouche toujours sur une conception hiérarchique et statique visant uniquement la classification. Il affirme :

Quand on ouvre le débat, comme on le fait périodiquement, sur « l'identité culturelle » française, je crois qu'on se trompe de concept. On part en quête de ce qui serait un noyau dur – pur – de la culture, mais ce par déni de sa nécessaire transformation : nécessaire, parce que c'est elle qui maintient la culture en vie, donc en mutation (Jullien, 2012 : 27).

Par conséquent, la notion « d'écart » contient un espoir de changement, elle ne répond pas à un besoin identitaire :

Mais il ouvre, en séparant les cultures et les pensées, un espace de réflexivité entre elles où se déploie la pensée. C'est de ce fait, une figure, non de rangement, mais de dérangement, à vocation exploratoire : l'écart fait paraître les cultures et les pensées comme autant de fécondités (Jullien, 2012 : 31).

Et il se réaffirme : « Si la tension générée par l'écart engendre – *produit* – une fécondité, la différence, je le rappelle par opposition, *ne produit rien*, si ce n'est une définition » (Jullien, 2012 : 37).

Cette notion « d'écart », en suivant notre auteur, produit de « l'entre » qui, éloigné du discours ontologique fondé sur l'exaltation de l'Être, « renvoie toujours à de l'autre que soi » (Jullien, 2012 : 50). « L'entre » se révèle en tant qu'outil de l'entre nous, c'est-à-dire de l'intersubjectivité qui donne plus de consistance aux différentes cultures entrées en contact. Nous sommes, donc, conviés à penser et à agir en dehors des notions de centre et périphérie, de culture première et seconde, de société d'accueil et de départ, parmi d'autres possibles expressions. Nous sommes plutôt convoqués, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, à agir en termes de circulation ou « diastème », notion qui équivaut à celle de dialogue. Le diastème est défini par Jullien (2012 : 68) comme : « ce qui fait "tenir", non plus par accord et complémentarité, comme le fait ce trop triomphant et désormais défunt système, mais au contraire par écart ouvrant de l'entre entre les éléments et les mettant en tension ».

Jullien, suivant un fil conducteur exhaustif, tire des conclusions et souligne les avantages de cette pensée qui est celle de la mise en valeur de l'altérité. Il nous propose deux idées centrales. La première, « il faut dégager de l'entre pour faire émerger de



l'autre » (Julien, 2012 : 72). La mise en distance favorise la promotion du commun. Cette idée est aussi développée par Tassin, cité plus haut. La deuxième montre comment l'écart est à envisager non pas « verticalement en creusant les inégalités : écarts des classes, des rangs, des fortunes, sont la mise en tension, qui en s'exacerbant, porte à la rupture et déchire le corps social, au lieu d'en activer les relations » (Julien, 2012 : 73), mais horizontalement. Pour lui cela veut dire « culturellement, comme écarts des langues, des âges, des paysages, des activités, des modes de vie ... C'est seule leur mise en tension qui fait saillir la vie, l'active, l'intensifie, la renouvelle » (Julien, 2012 : 73).

La mise en valeur du culturel, soit sur le plan politique, soit sur le plan éthique, existe nécessairement au pluriel. Jullien (2012 : 77) conclut dans sa leçon inaugurale que « la vertu de l'écart génère de l'entre, et de l'entre génère de l'autre » par le biais de la culture. Et nous ajoutons, par le biais de la littérature interculturelle.

Donc, d'après François Jullien, philosophe contemporain, le voyage entre deux cosmovisions différentes, l'occidentale et l'orientale, peut nous aider à combattre notre immanence, notre repli mental, à nous dépayser de notre pensée et à rompre avec la contingence d'un système qui a besoin d'une reconstruction sociale en faveur d'une autre logique. Disons d'une dialogique, pluraliste, d'une nouvelle hétérotopie, d'après l'expression de Foucault, traversée d'écart, entretenue par la fécondité de l'entre et « promotrice tant de l'humain que de la pensée » (Jullien, 2012 : 82).

Nous nous demandons avec l'auteur si le détour par le dehors de notre identité nationale, disons européenne peut contribuer à une conception d'ouverture. La réponse est donc, à notre avis, affirmative. La reconnaissance de l'Autre, la mise en place de l'Autre, du migrant, dans nos sociétés européennes est un projet éloigné de la simple juxtaposition d'altérités immobilisées. Seule la tension entre les différentes cultures, entre les différents acteurs, peut assurer une nouvelle vie et une nouvelle cohérence. L'Europe contemporaine se voit obligée à remettre en question son universalisme, son cosmopolitisme séculaire et à se laisser emporter par l'élaboration d'une stratégie liée à la diversité culturelle porteuse d'une espérance en faveur des droits humains.

## **2. Shumona Sinha, un exemple d'écrivaine interculturelle**

Dans le cadre du contexte que nous venons de présenter et de décrire, l'œuvre romanesque de Shumona Sinha s'érige en un champ d'étude et de réflexion qui nous permettra d'observer certains aspects : concevoir le texte comme un miroir de la culture où convergent des espaces conceptuels divers ; découvrir la nature ontologique de l'œuvre littéraire où la question « qui suis-je ? » permet d'opposer deux types de conscience différentes : l'individuelle et la collective ; analyser l'expressivité créative liée à l'interculturalité puisqu'elle offre un cadre interprétatif nouveau ; et examiner l'identité culturelle et autobiographique, comprise comme un recours narratif d'auto-connaissance de l'auteure et de la société à laquelle elle appartient.

Notre auteure a d'abord publié des poèmes dans son pays où lui fut décerné le Prix du meilleur jeune poète du Bengale, en 1990. En France, lors de son arrivée, après avoir été recrutée pour devenir professeur d'anglais en région parisienne, elle a participé à des anthologies poétiques françaises en version bengalie et de poésie bengalie en version française, en 2005 et 2007 respectivement.

Or, la production romanesque de notre auteure qui se consacre actuellement à l'écriture est déjà remarquable. Elle publie en 2008 son premier roman aux éditions de La Différence, *Fenêtre sur l'abîme*. Il s'agit d'un univers narratif où le personnage principal, une jeune femme d'origine bengalie, Madhuban, habite en France, à Paris, où elle découvre la réalité de la vie occidentale pour les étrangers, leur rêve de liberté et les contraintes de la société d'accueil qui constituent les grands axes qui traversent l'évolution romanesque. *Assommons les pauvres !* (2011) est son second roman auquel nous ferons allusion dans notre analyse ultérieure ; l'auteure revendique les valeurs de l'intégration et de l'hospitalité envers les réfugiés en Europe<sup>2</sup>. *Calcutta*, son troisième roman, est publié en 2014 aux Éditions de l'Olivier<sup>3</sup>, dans ce roman Shumona Sinha se sert d'une histoire familiale pour évoquer les violences politiques d'un pays qui est le sien, le Bengale occidental. Ensuite, elle publie en 2017 son quatrième roman *Apatride* où elle aborde la polarité pays d'origine *vs* pays d'accueil au moyen d'un voyage d'introspection mené par les personnages principaux<sup>4</sup>. Et plus récemment, en 2020 l'auteure a publié *Le testament russe* où elle se penche sur les milieux littéraires des années 1920-1930. Elle se fait écho de liens culturels et politiques entre le Bengale-Occidental et l'Union soviétique et nous offre une réflexion fort intéressante sur la puissance de la langue maternelle et le désir pour une langue étrangère. Des éléments qui sont, sans doute, inhérents à son expérience autobiographique.

Tous les romans de Shumona Sinha ont eu un grand succès auprès de la critique ; traduits dans plusieurs langues, ils font l'objet d'études universitaires en France, en Allemagne et aux États-Unis. Dans l'ensemble, cette auteure franco-indienne a su trouver une place de renom dans le panorama littéraire actuel. Elle sait mettre en valeur les différences culturelles, faire appel au dialogue nécessaire entre les deux cultures et œuvrer pour un nouveau paradigme cosmopolite.

Bien qu'il y ait des réminiscences autobiographiques dans tous les romans publiés par l'auteure jusqu'à présent, elle se sert notamment de deux romans, *Assommons les pauvres !* (2011) et *Apatride* (2017), pour décrire au sein de la fiction son expérience « ici et là-bas » et montrer son voyage comme un déplacement identitaire qui va de

<sup>2</sup> Il est lauréat du Prix Eugène Dabit en 2011 et du Prix Valéry-Larbaud 2012, parmi d'autres prix. Récemment il a été adapté en scène par les théâtres en Allemagne et en Autriche.

<sup>3</sup> Il est lauréat du Grand Prix du Roman de la Société des gens de lettres et le Prix du rayonnement de la langue et de la littérature françaises de l'Académie française (2014).

<sup>4</sup> Roman qui sera dans la sélection de plusieurs prix littéraires en Europe.

l'acceptation de l'injustice et de la violence dans sa culture d'origine à la rupture, la dénonciation et la revendication d'un autre monde comme un nouveau défi en Europe. Les deux livres relèvent du goût de raconter des histoires, tels les *Tusi-Talas* (« fabulateurs », en bengali), maîtres dans cet « art de raconter des histoires » qu'observe l'historien Gérard Noiriel (1998) dans *Réfugiés et sans-papiers*. En outre, pour l'auteure, la possibilité de se servir de l'écriture, des mots, développe en elle la résilience face à la perte et au gouffre. À ce propos est illustrative la suivante affirmation : « On parle pour tisser un lien, on écrit pour donner forme à un monde incertain, pour sortir de la brume en éclairant un coin de notre monde mental. Quand un mot parlé est une interaction réelle, un mot écrit modifie l'imaginaire » (Cyrulnik, 2019 : 9).

Notre approche portera donc sur ces deux romans, *Assommons les pauvres !* (2011) et *Apatride* (2017), car tous les deux peuvent être analysés comme un diptyque qui se complète. Une évolution favorable à la construction d'une citoyenneté démocratique se profile et se concrète en données et propositions fort pertinentes. Les deux récits mettent en musique la réalité des hommes, et notamment des femmes vivant en Inde, dépourvues de droits, parfois même vendues. Et, d'autre part, l'auteure expose l'expérience d'un exil en France où elle ne peut oublier les nombreuses humiliations vécues dans sa société d'origine et le défi de combattre son sentiment de colère et de nausée. Le lecteur se trouve face à deux témoignages morcelés qui décrivent la douleur de l'exil et exposent la violence d'une société encore aujourd'hui sous domination des structures patriarcales. L'auteure dénonce ainsi l'injustice et les discriminations des deux sociétés envers les « peau d'argile ».

Finalement, elle arrive à donner réponse aux questions axiales de notre étude : d'une part, peut-on être citoyen du monde en dehors de son pays d'origine ? Et de l'autre : l'arrivée en France, pays d'accueil, permet-elle de s'engager en faveur d'un cosmopolitisme où l'individu se voit transformé dans un univers de relations intersubjectives ?<sup>5</sup>

### 2.1. *Assommons les pauvres !* (2011)

Ce deuxième roman dont le titre est emprunté au poème en prose éponyme de Charles Baudelaire, *Assommons les pauvres !* nous situe tout d'abord dans un récit de la violence, de la peur et de la colère. Il nous présente une fresque sociale tout au long de 22 chapitres d'étendue inégale, au moyen de la voix énonciative anonyme à la première personne qui nous parle de sa cellule, car elle est en prison à cause d'une agression brutale qu'elle a commise contre un homme qui l'a persécutée, voire agressée avant :

---

<sup>5</sup> À ce propos, les conditions d'accueil évoluent favorablement pour la population réfugiée. Le 23 septembre 2020, la Commission du Parlement européen a publié le nouveau pacte sur la migration et l'asile. Ce pacte vise à établir un nouvel équilibre entre la responsabilité et la solidarité des états membres. La Commission propose d'intégrer la procédure d'asile dans la gestion globale des migrations en l'associant au contrôle préalable et au retour (Cf. <http://www.europarl.europa.eu/factsheets/fr>).

D'abord le menacer avec mes mots, puis soulever la bouteille. L'agresser devient le meilleur moyen de me défendre. C'est sortir de moi et aller vers l'autre. C'est pire que l'égoïsme. C'est mieux que l'égoïsme. C'est au moins s'intéresser à l'autre. [...] Je l'agresse, je ne fais pas la fine bouche, je ne joue pas à la petite bourge bien élevée, je réagis, je brûle, je me brûle, je hais, j'agresse, je vais vers le marécage, je glisse sur la pente boueuse, je perds ma carte et ma boussole (Sinha, 2011a : 144).

Nous découvrons lors de notre analyse la présence en filigrane de la conception de « l'écart et l'entre » tel que nous venons de souligner dans notre cadre conceptuel. Deux pans d'une même expérience vitale qui cristallisent, malgré l'amertume de l'incompréhension, la haine, le mépris et la violence, dans une nouvelle relation porteuse de sens. Les deux romans choisis aident à une prise de conscience favorable à nous rapprocher des identités frontalières. De l'esprit critique, de la dénonciation sans concessions peut naître la rencontre. Les notions d'interculturalité et de dialogisme se manifestent comme une exigence éthique qui donnera lieu à l'intégration du phénomène de l'étranger, de celui qui vit dans un état d'exclusion.

On y trouve en plus un récit à deux optiques : d'un côté, la voix narrative porte un regard sur ceux qui abandonnent leurs pays à cause de « la misère programmée pour plusieurs décennies » (Sinha, 2011a : 49) et de l'autre, elle se souvient de sa vie récente en liberté, malgré les conditions de vie qui sont les siennes dans la ville où elle est étrangère parmi les étrangers et où elle « vivait dans un état d'agacement et de confusion » (Sinha, 2011a : 10), en contact avec ceux qui demandent leur statut de réfugiés politiques. Elle se souvient de sa vie en partant d'un état mental marqué par le trauma :

Lasse et accablée, je m'abandonne sur le sol moite de ma cellule et je pense encore à ces gens-là qui envahissaient les mers comme les méduses malaimées et se jetaient sur les rives étrangères. On les recevait dans des bureaux semi-opaques, semi-transparents, dans les zones périphériques de la ville. J'étais chargée, comme beaucoup d'autres, de traduire leurs récits d'une langue à l'autre, de sa langue de requérant à la langue d'accueil. Récits au goût de larmes, âpres et cruels, récits d'hiver, de pluie sale et de rues boueuses, de mousson interminable comme si le ciel allait crever (Sinha, 2011a : 9-10).

Cette voix, engagée depuis son arrivée à Paris envers les maux sociaux et environnementaux et consciente des systèmes politiques autoritaires toujours existants (Sinha, 2011a : 16-17), se heurte à un autre personnage féminin qui s'appelle Lucia, représentante de la société d'accueil et décrite comme « un des officiers de protection avec qui j'avais travaillé quelquefois. Elle n'était pas une promesse érotique, elle était neutre comme un paysage au crépuscule, une cime enneigée poudrée de leur rose,

inaccessible, un rêve inachevé, un désir endormi » (Sinha, 2011a : 36) et plus loin « dépourvue du pouvoir magique. Incapable finalement de faire quoi que ce soit pour ces hommes » (Sinha, 2011a : 75). Lucia, « avec une lueur que je devinais blanche » et dont « le bleu de ses yeux était d'une beauté exaspérante » (Sinha, 2011a : 51), était du côté des interprètes juridiques et donc représentante des intérêts de la société d'accueil. Notre héroïne se méfie d'elle à cause de son manque de compréhension envers les étrangers :

Comme officier, elle était redoutable. Il ne lui manquait que la cravache et les cuissardes. Elle engueulait les hommes, leur assurait que c'était pour leur bien, qu'il était nécessaire de dire la vérité, que c'était le seul moyen de les aider. Puis elle me regardait. Et il m'était impossible de supporter son regard (Sinha, 2011a : 51).

Elle arrive même à considérer que son acte d'agression fut provoqué par le comportement de Lucia, femme blanche symbolisant « ces officiers femmes qui représentaient la loi, la droiture, l'autorité. [...] Peut-être que j'ai agressé l'homme car devant Lucia et d'autres officiers, devant nous les femmes, l'homme et ses semblables étaient presque une injure, une erreur, un accident » (Sinha, 2011a : 51).

Leur travail, celui de Lucia et de notre protagoniste, autour des demandeurs d'asile était structuré comme un triangle : « Demandeur, officier et traducteur. Lui qui quémandait, elle qui décidait, et moi qui faisais le trait d'union entre eux » (Sinha, 2011a : 25). Sa voix est celle d'une femme d'origine étrangère, Indienne, qui habite et travaille dans les bas-fonds de cette « ville des lumières » qui attire les privilégiés dans les beaux quartiers et absorbe dans des lieux obscurs et chaotiques les êtres inférieurs, médiocres à cause de leur manque de formation et de ressources matérielles. Elle s'arrête notamment à son activité en tant qu'interprète auprès des personnes, hommes et femmes, qui demandent l'asile politique, ceux qui sont les requérants et tissent leurs discours de mensonges et d'histoires inventées ou exagérées en vue de pouvoir être acceptés dans les pays du nord. La protagoniste met en valeur son rôle de passeur et de médiateur entre deux cultures au moyen de la langue, sa langue maternelle (le bengali) et la langue de la société d'accueil (le français) qui va lui permettre de s'exprimer par ailleurs et de reproduire les histoires d'autrui :

Je faisais ce travail car j'aimais la gymnastique des langues. Je parlais deux fois plus que quiconque. L'officier parlait sa langue, la langue du pays d'accueil, la langue des bureaux vitrés. Le requérant parlait sa langue de suppliant, la langue des clandestins, la langue du ghetto. Et moi je reprenais ses phrases, les traduaisais et les servais à chaud. La langue étrangère fondait dans ma bouche, laissait son arôme. Lorsque je les prononçais, les mots de ma langue maternelle tournaient maladroitement dans ma bouche, paralysaient ma langue, faisaient écho dans ma tête, me

martelaient la cervelle comme les fausses notes d'un piano boiteux (Sinha, 2011a : 26).

D'un point de vue sémantique, dominant tout au long du récit les mots négatifs et durs, « mensonges », « mesquinerie », « obstination maladroite », « rêves tristes comme des chiffons » (Sinha, 2011a : 53), qui provoquent l'incertitude et le désespoir ainsi que des attitudes d'angoisse et de « mal-être » (Sinha, 2011a : 101). Ce pan de l'histoire lui permet de décrire la situation en Europe par rapport à l'arrivée des réfugiés qui ne sont pas admis ou qui sont refusés à la frontière, ou, s'ils sont, tout se passe dans des conditions d'exclusion et de marginalisation. Le contexte social et juridique évolue vers une profonde inégalité en Europe et vers un état de crise qui porte atteinte aux droits humains. Shumona Sinha (2011a : 84) revient sur cette critique et réclame de nouvelles lois afin de détourner « ce jeu de dédain et de désir » auquel sont soumis les gens qui n'appartiennent à aucun pays ». Elle se propose « d'étouffer la misère » « puisque la misère est un secret d'État » (2011a : 113) à bannir, « et de songer à corriger les anomalies dans un pays, dans une époque » (2011a : 122).

Son parcours personnel, son arrivée en France en tant qu'enseignante d'anglais en région parisienne ainsi que sa quête d'identité dans une nouvelle société lui permettront de comprendre la réalité à laquelle se confrontent ceux qui, déplacés, sont marqués par l'expérience de la misère matérielle et morale et « sont habités par une colère obscure » (2011a : 141). Dans le cadre de la fiction son destin devient malheureux, à cause de la persécution d'un de ces hommes issus de la misère qui se tourne vers elle avec violence et contre qui elle va réagir :

Et je tombais de nouveau sur le dos de l'homme devant moi.  
Mais cette fois c'en était un autre.  
D'abord c'est un flot d'insultes. Je lui oppose mon silence. Qui devient un défi. Une insolence. Une provocation. Les insultes jaillissent encore. Cette fois je me sens hors de moi. [...] L'homme attrape mon col de fourrure et me secoue et me menace et soudain me lâche, les yeux écarquillés. Les bonnes gens du wagon continuent de lire leur journal ou de regarder vaguement à travers la vitre. Je dévisage l'homme, effarée. Je ne sais pas ce qu'il a reconnu en moi. Je ne sais pas ce qui est si reconnaissable en moi. Lui-même, je ne pourrais pas dire son origine (Sinha, 2011a : 141).

Elle se défend, elle le frappe avec une bouteille de vin rouge : arrêtée, elle est mise à disposition de la justice. Elle est victime de la haine et éprouve de la haine envers l'autre : « traverser la frontière a quelque chose d'irréversible qui ressemble au deuil, au crime secret, à la perte de soi, à la perte de référence, à la perte de vie » (Sinha, 2011a : 144).

Dans les premières lignes du roman elle souligne les éléments communs qui la relie avec les demandeurs d'asile. Nous assistons en tant que lecteurs à un processus de recodage de la réalité construite à partir de la description objective et apparemment mimétique. Nous devinons une intentionnalité de dénonciation et de critique envers le fonctionnement juridique d'accueil qui s'explique dans le contexte théorique signalé dans l'introduction de la présente étude et se projette au cadre de la fiction. Le récit émane de son expérience carcérale :

Je n'aurais jamais pu imaginer que le chemin serait si court, qu'il y aurait un chemin, un raccourci entre les salles d'interrogatoire et la pièce moisie du commissariat où depuis hier je ne cesse de dessiner l'arbre généalogique de ma famille, les lignes de mes pensées et de mes errances, les combinaisons du temps et de l'espace, pour justifier mon parcours et reconstituer la scène, pour qu'on comprenne mon désir subi d'avoir frappé l'homme, un de ces immigrés, avec une bouteille de vin. Un frisson parcourt mon dos. J'ai peur de moi (Sinha, 2011a : 9-10).

Par la suite, elle est soumise à un très long interrogatoire, elle est amenée à éclairer tous les recoins de sa vie, sans doute « années de ruptures, de pénurie, manque de tout » (Sinha, 2011a : 10), par un homme, Monsieur K. qui, fier de son rôle est chargé de prendre sa déposition. « Je me demande, se dit-elle, si monsieur K. a eu raison de chercher la trace de haine en moi ». (Sinha, 2011a : 27). Au fil de l'interrogatoire, elle se souvient de son passé, de ses parents, des odeurs, des parfums, des paysages, de la rupture brutale avec son pays, de la haine envers les siens et des gens qu'elle a rencontrés et auxquels elle a servi d'interprète. Maintenant, de sa cellule, elle observe sa mémoire lacérée, elle prend pleine conscience de sa vie en Inde et de sa vie en Europe.

Ce récit à la première personne, comme s'il s'agissait d'un poème en prose à profondeur ontologique, émerge tout au long de l'interrogatoire et il est le miroir des autres récits convoqués dans le roman, où s'entrelacent des dialogues. Pourtant, d'après le personnage principal : « La vie est un monologue. Même quand on croit établir une conversation, ce n'est que le hasard du moment qui fait en sorte que deux monologues se croisent, peut-être un peu étonnés, (ils) et s'arrêtent face à face » (Sinha, 2011a : 39). Notre héroïne parvient au pire moment de son existence en tant qu'étrangère à se reconnaître auprès des défavorisés dont la vie bascule dans « l'obscurité, l'étrange, la peur ». Malgré tout, la vie devient pour elle « une géométrie impossible » (Sinha, 2011a : 231). Or, le moi se fait et se refait et au sein de l'écriture et le moi biographique de l'auteure se dissout, au niveau anecdotique l'interrogatoire agit en tant qu'élément de réflexion et de dialogisme qui montre une voie d'ouverture, de tolérance et d'écoute. Le personnage principal sait maintenant que :

Les récits ressemblaient aux récits. Aucune différence. Sauf quelques détails, de date et de nom, d'accent et de cicatrice.



C'était comme si une seule et unique histoire était racontée par des centaines d'hommes, et la mythologie était devenue la vérité. Un seul conte et de multiples crimes : viols, assassinats, agressions, persécutions politiques et religieuses [...] Les droits de l'homme ne signifiaient pas le droit de survivre à la misère. D'ailleurs on n'avait pas le droit de prononcer le mot misère. Il fallait une raison plus noble, celle qui justifierait l'asile politique. [...] Aucune loi ne leur permettrait d'entrer ici dans ce pays d'Europe s'ils n'invoquaient des raisons politiques, ou encore, religieuses, s'ils ne démontraient de graves séquelles dues aux persécutions. Il leur fallait donc cacher, oublier, désapprendre la vérité et en inventer une nouvelle. Les contes des peuples migrants. Aux ailes brisées, aux plumes crasseuses et puantes. Aux rêves tristes comme des chiffons (Sinha, 2011a : 10-11).

En fin de compte, la question de l'identité personnelle et collective dans la société d'accueil se dessine au cadre de l'interrogatoire auquel elle est soumise. Il est évident que le conflit qui agit en tant que moteur du récit s'avère être un chemin à parcourir dont le but est la critique sociale au cadre de la fiction. Par ailleurs, au niveau individuel la situation de confrontation aide à la libération progressive d'une tension présente depuis les origines personnelles :

Question après question, il me poussait vers un mur qui n'existait pas auparavant, qu'il a dressé au fur et à mesure derrière moi. Monsieur K. a fait de moi un personnage en carton. Celui qui convenait à ses soupçons faciles, un déserteur comme un autre, mais qui méprise ses semblables. Une femme en exil, si loin d'elle-même qu'elle ne reconnaît plus les siens (Sinha, 2011a : 145).

Le roman se termine par une déclaration de la voix au féminin, son choix envers le pays d'accueil malgré la critique virulente qu'elle élève avec culpabilité contre un modèle qui s'avère injuste aux yeux des immigrants et des exilés :

Depuis longtemps je n'étais pas allée aussi loin au fond de moi, près de mes sous-sols, près de mes racines. Au fond de nous, il y a des puits noirs, des oubliettes, des impasses. Au fond de nous, il y a une maison hantée, un pays déserté, une terre entre les langues de la baie. Oubliables. Oubliés le surlendemain. [...] Or je pense déjà au rythme saccadé du métro. Je pense de nouveau au rythme saccadé de cette ville. Sa bouche grande ouverte m'attire de nouveau vers elle. La descente dans son labyrinthe est la seule vie que je connaisse, la seule demeure que je connaisse (Sinha, 2011a : 148-149).

Par ailleurs, la capacité de rêver de l'héroïne, présente depuis le début du récit, accroît les possibilités de sortir du vide et de traverser les difficultés : « Le rêve est cette volonté qui nous fait traverser des kilomètres, des frontières, des mers et des océans, et qui projette sur le rideau gris de notre cerveau l'éclaboussure des couleurs et des teintes d'une autre vie » (Sinha, 2011a : 11). Et notamment pour l'auteure « dire est une liberté. Maigre, mais tout de même » (Sinha, 2011a : 95).

Finalement, il s'agit d'un livre politique, explique l'auteure, au sens large du terme, qui cherche à bouleverser et à éveiller les consciences, à sortir de nos besoins organiques, de nos désaccords, étant donné que, d'habitude, « Nous sommes plutôt réduits à nos habitudes primaires » (Sinha, 2011a : 104). Lors de sa publication, elle affirme avec dureté dans un article publié dans *Le Monde* (15-09-2011) intitulé *J'écris comme je crache* : « Mon roman est un miroir tendu aux Français, à leur compassion hypocrite pour les étrangers » (Sinha, 2011b).

## 2.2. *Apatride* (2017)

*Apatride* (2017), de son côté, nous offre un univers narratif polyphonique qui développe, tout au long de 30 chapitres plus ou moins longs en fonction des personnages mentionnés, un panorama plus large par rapport au roman précédent. Il s'agit de la situation de trois destins de femmes nées en Inde qui rêvent de liberté et de vérité et qui souhaitent voir leurs vies transformées. Il y a une question existentielle qu'elles se posent au moyen de la voix auctoriale qui écrit à la troisième personne : Existe-t-il une terre d'asile pour ces femmes, Esha, Mina et Marie ?

Esha arrive en France en tant qu'émigrante, elle est enseignante. Ce personnage pourrait être considéré comme le double de l'auteure qui est arrivée en France pour enseigner l'anglais et par la suite est devenue interprète à l'OFPPRA (Office français de protection des réfugiés et apatrides) où elle découvre la complexité administrative ainsi que les difficultés entre les différentes communautés qui souhaitent s'intégrer sur le plan social. Elle a de même la capacité de percevoir les différences culturelles et le refus des gens envers les étrangers, notamment de couleur, et même le refus des étrangers envers d'autres citoyens différents par leur couleur. Voilà le premier incident auquel elle se confronte :

Dans le métro un violent différend éclata soudain entre deux femmes. L'une avait la peau dorée, des boucles sombres qui entouraient un visage charnu, quelques mèches qui cachaient de grands yeux noisette. L'autre était noire, portait une perruque blond paille ondulant dans son dos, des ongles longs, bleus et orange, sertis de petits strass. [...] Lors d'un brusque freinage du train, la seconde avait frôlé sa blessure et voilà qu'elles avaient commencé à crier à tue-tête. De plus en plus véhémentes, elles fulminaient, juraient, s'insultaient, se menaçaient, jusqu'à ce que l'agression verbale prenne une tournure différente. Chacune

se vantait d'être une citoyenne plus légitime de ce pays, plus légitime sur le sol français, d'être placée plus haut dans l'échelle sociale avec la conviction féroce d'être en droit d'écraser celle qu'elle jugeait lui être inférieure (Sinha, 2017 : 12-13).

Esha est appelée à défendre, tout au long du récit, sa place administrative et personnelle, dans le pays d'accueil. Elle a connu, de même que les deux femmes qui se disputent lors de l'incident cité, le refus et notamment la solitude. Elle attire les hommes (ouvriers, dépanneurs, imposteurs, provinciaux, intrus, parmi d'autres) qui la dévisagent mais : « Tous lui rappelaient d'où elle venait, d'où ils venaient, mus sans doute par un sens de la fraternité tordue, se liant à elle par un souvenir de misère, d'infortune et d'origine triste » (Sinha, 2017 : 17).

Mina est d'origine bengalie, d'une famille très humble de paysans. Son histoire est située tout d'abord à la campagne, à Tajpur et ses alentours, en dehors de Calcutta dans la zone du Bengale occidental. Son destin est très différent de celui d'Esha et de Marie, elle a vécu un mariage arrangé, et travaille dans son village natal. Or, elle a un élément en commun avec elles, elle souhaite de même la liberté, ce qui la conduit à participer activement à un mouvement d'insurrection paysanne orchestré par le parti communiste local. En plus, elle tombe idéalement amoureuse de son cousin Sam bien que son destin soit déjà tracé. Sa soif de liberté venait notamment des idées lancées par Marie, venue de France à la recherche de ses parents biologiques, et responsable de lancer les jeunes du village contre le gouvernement. « Ce n'est qu'une bagarreuse ! Elle est venue ici pour chercher la querelle, avait pensé Mina » (Sinha, 2017 : 34). Malheureusement, elle est vouée à vivre une fin tragique : « Ils l'avaient violée, étranglée, avaient mis le feu à son corps, ils l'avaient brûlée des pieds jusqu'au ventre, pour anéantir en elle la femme qui avait vécu et aimé » (Sinha, 2017 : 10).

Quant à Marie, elle va établir le lien entre les deux femmes déjà mentionnées. Elle est née au Bengale ; adoptée par une famille française, elle a passé son enfance et son adolescence à Paris. Très tôt elle se révolte et souhaite aller à la rencontre de ses origines. Elle voyage en Inde, elle entreprend la recherche de ses parents biologiques même si à la fin du roman le lecteur apprend qu'elle n'arrive pas à les retrouver. C'est elle qui ouvre le roman lors de son arrivée dans son pays natal et se confronte à une réalité marquée de violence. Elle a peur et éprouve une terrible tristesse (Sinha, 2017 : 9-11).

Elle saura, après une très longue enquête, qu'elle avait été recueillie dans la Mission qui gérait l'orphelinat :

Marie ressemblait à Mina et à ses copines du village, sa peau couleur d'argile, son corps généreux aux épaules et hanches larges, son beau visage discret. Personne ne pouvait croire qu'elle avait un nom étranger, un nom de Blancs, de riches. Elle portait le nom de ses parents adoptifs (Sinha, 2017 : 33).

Dans l'ensemble, les trois itinéraires s'entrecroisent et se complètent ; le lecteur découvre, dans un jeu d'alternances où règne un équilibre, la vie de chaque héroïne. Les trois fils narratifs représentent trois modèles de vie analogues en raison de la volonté de se révolter et de découvrir la vérité de leurs vies. Et, à la fois, ils s'avèrent différents par les origines diverses et notamment par leurs identités ontologiques fruit de situations sociales et personnelles singulières. Ces trois femmes doivent lutter pour trouver leur place quel que soit le continent, la culture et la langue à laquelle elles appartiennent.

Même si Mina est victime de la violence des traditions et du patriarcat de la société indienne à laquelle elle appartient (Sinha, 2017 : 9-10), la terre d'asile dans laquelle Esha avait sans doute fondé beaucoup d'espoir est un modèle encore décevant. Ni l'Inde ni la France ne semblent être la patrie idéale pour ces personnages et sans doute pour l'auteure. Esha sait que le choix est difficile, elle a vécu pendant un certain temps entre le « va-et-vient », entre Calcutta et Paris, et cependant elle s'engage en faveur de sa métamorphose, de son identité hybride sans perdre son identité à elle :

Elle avait erré dans Paris, du nord au sud, de l'est à l'ouest, où elle s'était installée enfin. Quelques mois s'étaient écoulés sans tracas. Tout en continuant à marcher dans le quartier, elle s'interrogea sur son dossier de naturalisation, doutant de ce que signifierait pour elle une nouvelle pièce d'identité, bleu et blanc, si cela signifiait même quelque chose ou si tout resterait inchangé, avec un fardeau en plus, celui de devoir prouver la légitimité de ce qu'elle posséderait désormais et qui serait vu comme un privilège.

Esha comprit alors qu'elle ne pourrait jamais s'éloigner d'elle-même, de son image, de son ombre. Elle ne pourrait jamais s'éloigner des zones troubles, car elle les portait en elle, sur sa peau, son visage, tout au long de son corps, comme la carte moisie d'un pays lointain. C'était elle, la zone (Sinha, 2017 : 64).

À son insu, le narrateur affirme sur un ton critique et ironique la nécessité de l'évolution du pays d'accueil :

Ce pays était devenu un laboratoire géant où chaque être humain servait d'échantillon pour une étude anthropologique, soumis à un examen permanent de sa taille et de sa couleur, de la forme de son nez et de ses narines, de ses prunelles et de ses racines de cheveux, de ses hanches et de ses plantes de pied, mis à nu en public pour déterminer sa place dans la société. Les conditions de survie étaient déterminées par la quantité de mélanine dans le sang. Le monde était une pyramide dans laquelle on montait de l'obscurité des bas-fonds vers la lumière, vers la blancheur, vers la race meilleure (Sinha, 2017 : 214).

Esha, au fond d'elle-même, sait qu'elle avait refusé à un moment de sa vie l'héritage que lui avait donné sa mère au nom de la tradition de ses ancêtres : « Elle qui avait rejeté le pays, la langue, le lait, tout ce qui venait de sa mère » (Sinha, 2017 : 96).

Par opposition, Marie représente une double appartenance, elle est déçue de ses origines et de son pays d'adoption. Elle veut devenir utile, de la même manière que ses camarades d'extrême-gauche, dont elle avait fait la connaissance lors d'un de ses voyages en Inde, et du groupe d'activistes féministes dont elle fait partie à Paris. Son sentiment d'insatisfaction est le moteur qui provoque sa rupture avec sa vie occidentale :

Elle avait rejeté la ville, ou c'était la ville qui l'avait rejetée, elle ne le savait pas. Elle reconnaissait seulement qu'elle avait retrouvé le goût de vivre, qu'elle s'était retrouvée elle-même en se jetant dans le vide, en atterrissant à Calcutta, dans cette ville chaotique, sale, noire de poussière et de fumée, où elle avait de nouveau ri à gorge déployée, à poumons ouverts, où elle respirait, enfin (Sinha, 2017 : 154).

Elle arrive à signer une pétition, « Résistance, combat, armes » (Sinha, 2017 : 74-75), contre le parti socialiste au pouvoir et contre le projet d'usine automobile dans sa région d'origine. En outre, Esha et Marie demeurent en contact grâce aux réseaux sociaux, Marie ne cesse d'exposer maintes fois ses réflexions : « des bribes de ses pensées, bouleversées par la colère et l'espoir » (Sinha, 2017 : 151). À un autre moment elles se rencontrent à Calcutta et Esha s'aperçoit de la profondeur de leur réalité culturelle et surtout personnelle :

D'autres nuits surgirent derrière ses paupières, mais la lumière n'y avait plus de chaleur, il ne s'en échappait aucun bruit, aucun son, aucun souffle. Elle se rendit compte que, ni ici ni là-bas, elle n'arrivait à rire, à respirer, à se sentir vivante, et qu'elle lévissait dans un mouvement aveugle, chutait dans le vide, sans terre ni ciel.

Elle s'éloigna de son ordinateur, sans voir que Marie avait repéré qu'elle était connectée et lui faisait à présent signe pour discuter avec elle. Sans voir qu'à travers les frontières, c'était vers elle que Marie revenait sans cesse, mais cela n'avait pas de sens (Sinha, 2017 : 155).

Dans l'ensemble le roman, de même que le précédent, met en scène les drames du déplacement du monde actuel. Il nous montre un panorama sombre et violent où la colère des personnages, désespérés par leurs impossibilités, ne se tarit pas. L'auteure au moyen d'Esha réagit aussi contre ses compatriotes qui arrivent même à devenir indifférents face aux conflits et à la violence :

Ça faisait dix, quinze, vingt ans qu'ils vivaient en France, mais aucune racine n'avait poussé sous leurs pieds, ils étaient suspendus dans le vide, entre deux pays, entre deux continents, ils avaient construit leur vie, rempli leurs maisons de meubles, de voitures, d'enfants, de chiens, jonglé avec les crédits et les profits dans un monde parallèle, secret, souterrain, indifférents au bonheur et au malheur d'ici, mais leur indifférence n'avait rien de noble, rien d'ascétique, il lui semblait qu'ils n'étaient soucieux que de se cacher dans les trous de la ville, dans les creux du temps, et de survivre, comme les cafards (Sinha, 2017 : 110-111).

Dans les deux romans évoqués, le style est audacieux, la description est réaliste et précise et le rythme dynamique. Du point de vue de l'énonciation, différentes voix se superposent et configurent un ensemble polyphonique. Le portrait social est implacable et les nuances sémantiques montrent au lecteur un univers où dominent les mots de la fatigue et les espaces de l'irritation. Deux romans où la figure de l'étranger exprimée au féminin est objet d'incompréhension au cœur de la société d'accueil :

Esha avait baissé les bras, elle ne cherchait plus à dissoudre les malentendus, elle avait pris conscience que la notion de l'Autre était opaque pour beaucoup de gens, l'être étranger demeurait une énigme, ses gestes, paroles, pensées, sa vie et ses intentions étaient une source d'angoisse et d'effroi (Sinha, 2017 : 137).

Esha, à la fin du roman est victime, en descendant les marches du métro, d'une très forte humiliation physique et morale à cause de sa couleur, de la manière dont elle est habillée et de sa façon de parler, en roulant les « r » (Sinha, 2017 : 158).

Cependant, le rêve annonce l'espoir, elle se dit « qu'il fallait rester étranger parmi les étrangers, il ne fallait pas descendre dans le ventre de la baleine, dans les entrailles et la carcasse de la ville » (Sinha, 2017 : 162). Or, malgré la fin tragique, le feu détruit son appartement pendant qu'elle regarde par la fenêtre la Tour, le lecteur retient un espoir, celui qui a été présent tout au long du récit, sa capacité d'adaptation et d'intégration parmi les habitants de cette ville :

Elle se dit qu'il existait sans doute quelque part une harmonie entre ces gens, entre les murs, [...], il existait sans doute des codes pour survivre dans son espace à soi sans devoir défoncer les cloisons des autres, pour respirer et regarder le monde sans être obligé de recevoir un coup de poing en pleine figure, et que ses règles lui avaient échappé, qu'elle avait vécu dans cette ville sans la comprendre, en jouant maladroitement, obstinément avec ses cartes postales jaunies et moisies qui racontaient une autre ville, une autre vie, un autre temps. Elle avait l'impression qu'elle avait aimé cette ville d'un amour aveugle, gauche et

égoïste ; qu'elle avait refusé la réalité dans une génuflexion enfantine (Sinha, 2017 : 164).

En ce qui concerne les descriptions spatiales le lecteur est situé entre deux mondes différents au moyen d'un double ancrage. D'un côté, la ville de la Tour, où les références sont associées aux espaces partagés par la collectivité, notamment les rues, le métro, les quartiers de la banlieue où habitent les plus pauvres et les quartiers plus riches qui marquent les différences sociales (Sinha, 2017 : 16-17). Le personnage central sert de passage entre les deux réalités de la ville : « Elle était dans ce perpétuel va-et-vient entre le centre et la périphérie, entre ce qui lui paraissait être un bloc de pierre transparent, inébranlable, impénétrable et tout ce qui était autour, éloigné, fracassé, méconnaissables méandres de vies étrangères » (Sinha, 2017 : 15). Et de l'autre, le paysage rural de la région natale de l'auteure où la vie se passe au rythme des saisons et des récoltes (Sinha, 2017 : 18-19). Ainsi que la ville de Calcutta, un espace urbain chaotique où la présence de la misère devient la règle.

Dans l'ensemble, tous les personnages, en plus des trois femmes protagonistes, sont issus de la réalité qui nous entoure et ils interpellent nos conduites et nos responsabilités politiques et sociales : Quel est notre rôle au sein de la société à laquelle nous appartenons ? Accepter les ghettos ou créer des espaces géométriques, des triangles, des lignes de communication ?

À ce propos, Shumona Sinha s'engage, élève sa voix contre la violence et l'hostilité en faveur de l'hospitalité, elle donne des réponses critiques convenables à la protection internationale et au respect du principe de non-refoulement (Politique d'asile de l'UE, 2021). Elle élargit la mosaïque des xénographies interculturelles au féminin dans l'Europe d'aujourd'hui (Alfaro, Sawas et Soto, 2020).

## **Conclusion**

En guise de conclusion, à partir de notre hypothèse de départ, nous avons voulu mettre en valeur l'interculturalité littéraire et le dialogisme comme voies d'intégration en Europe, trois aspects qui se confirment dans les deux romans analysés de notre auteure franco-indienne. D'abord, les deux récits sont un reflet de la culture de deux pays différents, l'Inde et la France, où convergent des espaces sociaux et politiques divers qui touchent aussi bien l'individu que la société d'une manière interactive. Il s'agit d'une œuvre de fiction autobiographique, soit à la première soit à la troisième personne, qui nous rappelle le besoin urgent de transformer nos sociétés d'ici et d'ailleurs. Et de donner une réponse positive vouée à l'intégration des citoyens étrangers. Ensuite, la nature ontologique des œuvres littéraires soumises à notre analyse nous fait découvrir des personnages autobiographiques grâce auxquels l'auteure construit et déconstruit son identité en faveur d'une conscience collective qui déborde les intérêts individuels. Et finalement, le défi de l'interculturalité et du dialogisme, c'est-à-dire « l'écart et l'entre » qui constituent le fondement de notre proposition du point de vue conceptuel,



nous a permis d'enrichir notre cadre interprétatif dans sa facette littéraire. Dans notre corpus de travail, la littérature exprimée en langue française, la langue s'érige en voie de communication, de dialogue et d'intégration.

Par ailleurs, François Héran (2018 : 74), lors de la leçon inaugurale prononcée en 2018 au Collège de France à propos de la Chaire Migrations et sociétés<sup>6</sup>, terminait son intervention en disant :

La France ne peut propager sa vision de l'universel sans expérimenter en retour une diversification sensible de son paysage social. Saurait-elle intégrer à son « récit national » les multiples interactions qui, en France comme ailleurs, mettent les migrations au cœur des sociétés et le feront toujours davantage ?

Et nous finirons sur une affirmation de l'auteure qui nous permet de mettre en valeur l'importance de la langue (française) comme instrument de communication, de culture et de rapprochement : « Ni l'Inde ni la France, c'est la langue française qui est ma patrie »<sup>7</sup>. Dans le cadre de notre recherche autour des xénographies, Shumona Sinha introduit un nouvel aspect favorable au développement démocratique de la société européenne et enrichit la mosaïque littéraire exprimée en français<sup>8</sup>.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGIER, Michel (2016) : *Les migrants et nous. Comprendre Babel*. Paris, CNRS.
- AGIER, Michel (2018) : *L'étranger qui vient. Repenser l'hospitalité*. Paris, Le Seuil.
- ALFARO, Margarita & Beatriz MANGADA [coord.] (2014) : *Atlas literario intercultural. Xenografías femeninas en Europa*. Madrid, Calambur (col. Ensayo).
- ALFARO, Margarita, Stéphane SAWAS & Ana Belén SOTO [coord.] (2020) : *Xénographies féminines dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruxelles, Peter Lang.
- BADIE, Bertrand; Rony BRAUMAN; Emmanuel DECAUX; Guillaume DEVIN & Catherine WIHTOL DE WENDEN (2008) : *Pour un autre regard sur les migrations. Construire une gouvernance mondiale*. Paris, La Découverte.

<sup>6</sup> François Héran (2018 : 70) expose quels doivent être les objectifs de cette Chaire dont il est le responsable : « L'une des tâches de l'Institut des migrations associé à ma Chaire sera de retracer l'expérience des immigrés et de leurs descendants, avec son lot d'arrachements et d'émancipations, d'épreuves et de réussites, de frustrations et de revanches, de ruptures et de solidarités ».

<sup>7</sup> Cette affirmation se produit au cadre des activités organisées en partenariat avec le réseau des Alliances françaises d'Inde et le réseau des Instituts Français à Paris et en Inde. Le 30 mai 2020, Shumona Sinha participe à l'Alliance Française de Paris à la rencontre animée par Bernard Magnier sous le titre : « Je viens de loin, j'écris en français » ([www.alliancefr.org](http://www.alliancefr.org)).

<sup>8</sup> Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i *Voces y miradas literarias en femenino: construyendo una sociedad europea inclusiva* du Ministère espagnol de Science, Innovation et Universités, référence PID 2019-104520GB-I00.

- BAJTIN, Mijaíl (1989) : *Teoría y estética de la novela*. Traduction de Helena S. Kriúkova et Vicente Cazcarra. Madrid, Taurus.
- BEN JELLOUN, Tahar (1984) : *L'hospitalité française*. Paris, Le Seuil.
- BEN JELLOUN, Tahar (1994) : *La soudure fraternelle*. Paris, Arléa.
- BENOIT-DUSAUSOY, Annick & Guy FONTAINE [coord.] (2007) : *Lettres européennes*. Bruxelles, De Boeck.
- BESSIÈRE, Jean (2001) : *Quel statut pour la littérature ?* Paris, P.U.F.
- BESSIÈRE, Jean (2011) : *Littératures d'aujourd'hui : Contemporain, innovation, partages culturels, politique, théorie littéraire*. Paris, Honoré Champion.
- BONI, Tanella (2006) : « Entre ici et là-bas, nulle part ... Variations sur l'idée d'indifférence ». *Africultures*, 68 :3, 40-47. URL : [https://www.cairn.info/revue-africultures\\_2006-3-page-40-htm](https://www.cairn.info/revue-africultures_2006-3-page-40-htm)
- BOUJU, Emmanuel (2002) : *Réinventer la littérature*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- BRINCOURT, André (1997) : *Langue française, terre d'accueil*. Monaco, Éditions du Rocher.
- CASANOVA, Pascale (1999) : *La République mondiale des lettres*. Paris, Le Seuil.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (1995) : « Place d'une littérature migrante en France. Matériaux pour une recherche », in Charles Bonn (dir.), *Littératures des immigrations*, Vol 2 *Exils croisés*. Paris, L'Harmattan, 115-124.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane [éd.] (2006) : *Convergences francophones*. Université de Cergy-Pontoise, Encre Édition.
- CICCHELLI, Vincenzo (2016) : *Pluriel et commun. Sociologie d'un monde cosmopolite*. Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- CICCHELLI, Vincenzo & Sylvie OCTOBRE (2018) : « Pour une approche cosmopolite de la globalisation ». *Sociétés Plurielles*, 2, 1-21.
- CLIMENT, Vicent; Francesc MICHAVILA & María RIPOLLÉS [coord.] (2017) : *Los males de la Europa social. Buscando soluciones*. Madrid, Editorial Tecnos.
- CORTINA, Adela (2017a) : « Ciudadanía europea y multiculturalidad », in Vicent Climent, Francesc Michavila & María Ripollés (coord.), *Los males de la Europa social. Buscando soluciones*. Madrid, Editorial Tecnos.
- CORTINA, Adela (2017b) : *Aporofobia, el rechazo al pobre*. Barcelona, Paidós.
- COULMAS, Peter (1995) : *Les citoyens du monde. L'histoire du cosmopolitisme*. Paris, Albin Michel.
- CYRULNIK, Boris. (2019) : *La nuit, j'écrirai des soleils*. Paris, Odile Jacob.
- GUILLÉN, Claudio (2005) : *Entre lo uno y lo diverso*. Barcelona, Tusquets.
- HÉRAN, François (2018) : *Migrations et sociétés*. Paris. Collège de France, Fayard.
- JULLIEN, François (2008) : *De l'universel, du commun et du dialogue entre les cultures*. Paris, Fayard.

- JULLIEN, François. (2012) : *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*. Paris, Galilée.
- KRISTEVA, Julia (1988) : *Étrangers à nous-mêmes*. Paris, Fayard.
- KRISTEVA, Julia (2014) : « Homo europaeus. Existe-t-il une culture européenne ? ». *Revue Projet*, 339 : 2, 60-67. URL : <https://www.cairn.info/revue-projet-2014-2-page-60.htm>
- LE BRIS, Michel; Jean ROUAUD & Eva ALMASSY (2007) : *Pour une littérature-monde*. Paris, Gallimard.
- MATHIS-MOSER, Ursula & Birgit MERTZ-BAUMGARTNER (2012) : *Passages et Ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)*. Paris, Honoré Champion.
- MOURA, Jean-Marc (1998) : *L'Europe littéraire et l'ailleurs*. Paris, PUF.
- MOURA, Jean-Marc (1999) : *Littératures francophones et théories postcoloniales*. Paris, PUF.
- NOIRIEL, Gérard (1991) : *Réfugiés et sans-papiers. La République face au droit d'asile, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, Calmann-Lévy (coll. Pluriel).
- SINHA, Shumona (2008) : *Fenêtre sur l'abîme*. Paris, La Différence.
- SINHA, Shumona (2011a) : *Assommons les pauvres !* Paris, Éditions de l'Olivier.
- SINHA, Shumona (2011b) : « J'écris comme je crache », in *Le Monde*, le 15 septembre.
- SINHA, Shumona (2014) : *Calcutta*. Paris, Éditions de l'Olivier.
- SINHA, Shumona (2017) : *Apatride*. Paris, Éditions de l'Olivier.
- SINHA, Shumona (2020) : *Le testament russe*. Paris, Gallimard.
- TASSIN, Étienne (2003) : *Un monde commun. Pour une cosmo-politique des conflits*. Paris, Le Seuil.
- TASSIN, Étienne (2014) : « Que signifie être citoyen du monde aujourd'hui ? », in Liliane Hilaire-Pérez, *Être citoyen du monde. Actes du Séminaire doctoral du laboratoire ICI-EA 337*, 1, 23-33. Université Paris Diderot, Cosmopolitisme et Internationalisme : théories-pratiques-combats XV<sup>e</sup>- XXI<sup>e</sup> siècles. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01336985/document>
- TASSIN, Étienne (2017) : « La condition migrante : une nouvelle approche du cosmopolitisme ». Exposé dans le cadre des Lundis de la Philosophie à l'École normale supérieure, lundi 9 octobre 2017. URL : <https://savoirs.eus.fr/exposé.PHP?id=3148>
- TODOROV, Tzvetan (1989) : *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*. Paris, Le Seuil.
- TODOROV, Tzvetan (2005) : *Critique de la critique*. Paris, Le Seuil.